

Transcription de l'entretien avec Benjamin et Madeleine HAURY

Enregistré à leur domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 10 octobre 2012

[0'00"00] – Origines familiales

Benjamin Haury : Je m'appelle Benjamin Haury, je suis né à Nantes, route de Clisson, dans le début de la route de Clisson, en 1930.

Madeleine Haury : Je m'appelle Madeleine Cassard [PHON], mariée avec Benjamin Haury, et je suis née à Nantes en 1930.

Cécile Liège : Que faisaient vos parents ?

BH : Mon père était jardinier-grainetier et il tenait ce magasin avec ma mère. Ils ont tenu ça à leur mariage, ils ont continué une lignée de jardiniers-grainetiers qui était très ancienne. On parle de beaucoup plus d'un siècle.

CL : Ils étaient installés où ?

BH : Ils étaient installés Route de Clisson, au n°2, où je suis moi-même né. Les terrains de culture entouraient la maison. Il y en avait un autre qui était presque en face, rue Saint-Jacques. Maintenant la rue Saint-Jacques a changé de nom et ils ont appelé ça Boulevard Joliot-Curie sur une certaine partie.

MH : Mes parents étaient maraîchers à Nantes également.

CL : Donc ils avaient des terrains à Nantes pour cultiver ?

MH : Oui.

CL : Les origines de vos parents ne sont pas très éloignées...

BH : Non, même la génération d'avant nos parents se retrouvait toujours. Ils étaient dans les mêmes corporations.

[0'02"40] – Formation de Benjamin et Madeleine Haury

BH : J'ai passé un brevet professionnel en 1947. Et c'est tout ce que j'ai comme formation, ça s'arrête là. J'ai été formé en travaillant chez les parents et évidemment, avec les cours qu'on a eus jusqu'en 47 pour passer les examens.

CL : Et vous ?

MH : Eh bien, j'ai eu la formation d'une aide de famille qui donne un coup de main à sa maman à la maison, et qui en même temps, allait au jardin pour préparer des cultures.

CL : Donc, c'est comme ça que vous avez appris votre futur métier ?

MH : Voilà.

[0'03"40] – Rencontre entre Benjamin et Madeleine

CL : Donc vous vous êtes rencontrés comment ?

BH : C'était très facile, les jardins se touchaient. Il y avait juste un petit chemin, le chemin des Gobelets, qui existe toujours sur une petite partie. La partie du chemin des Gobelets, en bas, appartenait à mes parents, et en haut, appartenait aux parents à Madeleine. Donc on n'avait pas besoin de sortir sur la rue pour se retrouver.

MH : Les familles étaient amies. Et déjà, à la génération précédente, il y a eu des mariages entre les deux familles.

[0'04"36] – Installation au foyer

CL : Donc vous vous mariés et à ce moment-là, quelle est votre situation ?

BH : J'ai travaillé avant de... Je travaillais chez mon père. J'étais aide-familial. Jusqu'à ce que nous construisions une petite maison au moment de notre mariage. Nous avons acheté un terrain en 1955. Construit un magasin avec maison d'habitation en 1956. Et nous avons ouvert le magasin le 15 janvier 1957, que nous avons tenu jusqu'au 15 janvier 1990. On était installés 25 rue Victor-Fortin.

MH : C'était un champ de vignes...

BH : Qui avaient été partagé en lotissements. Et nous avons acheté les deux lots de l'angle, qui font l'angle de la rue Victor-Fortin et Maurice-Jouaud, pour construire, là.

CL : Avant cela, vous habitez chez vos parents ?

BH : Avant, on habitait près de chez les parents, justement à l'angle du chemin des Gobelets, une petite maison que mes parents avaient fait construire.

[0'06"10] – Lancement dans leur commerce

CL : Et vous avez voulu vous mettre à votre compte. Comment ça se passait à l'époque ? C'était facile de trouver du terrain ?

BH : Quand on est arrivés là, le secteur n'était pas construit du tout. De la maison, il y avait un étage. Et de l'étage, on apercevait le Pont Transbordeur et la cathédrale de Nantes. Parce que le château de Rezé n'existait pas. Enfin, le lieu-dit le Château de Rezé, le Château des Monti était existant. Il a été démoli par la suite, là. Et c'est là qu'a été construit l'ensemble du Château. C'était calculé je crois pour l'arrivée de 6000 personnes.

CL : Donc, quand on était chez vous, du 1er étage, on voyait la cathédrale de Nantes ?

BH : Et le Pont transbordeur ! Quand on voit ça maintenant, on a de la peine à s'imaginer que de cette fenêtre-là, on pouvait voir ça.

CL : Ce qui signifie qu'il y avait très peu de bâtiments autour de vous ?

BH : Il n'y avait rien ! En face chez nous, c'étaient des prés, et puis il y avait une ferme. Une ferme qui était assez loin. Je crois que c'était la ferme de Monsieur Fradet[PHON].

CL : Comment vous avez choisi cet endroit-là ?

BH : On voulait, ce qu'on appelait à l'époque, se mettre à son compte. Alors on a cherché et un jour, en s'en allant faire un tour au bord de la mer, on a vu ça. Et Madeleine dit : « *Tiens, ici ce serait peut-être pas mal ?* » Et c'est comme ça qu'on a fait l'affaire. Les réflexions qu'on a entendues : « *Ces pauv' p'tits jeunes qui s'installent là, ben qu'est-ce qui vont devenir ?* » Parce qu'il y avait quand même pas beaucoup de maisons. Mais seulement, c'était différent. Les moyens n'étaient pas ce qu'ils sont actuellement. Les gens cultivaient. Chacun avait son petit jardin et à cœur de cultiver ses légumes et tout. Parce que y'en avait besoin. Les moyens étaient quand même limités. Le gazon, y'en avait pas beaucoup à l'époque. Alors on vendait beaucoup de plants. Des plants de fleurs à la douzaine surtout, et des plants de légumes, beaucoup de plants de légumes.

[0'09"18] – Construction de la maison

CL : Pour rester sur votre installation : cette maison, vous l'avez fait construire ?

BH : Nous l'avons fait construire. Le plan a été fait par l'architecte et suivi par des entrepreneurs.

CL : Comment vous faisiez pour circuler ? Il y avait des routes ?

BH : Les routes existaient telles qu'elles sont là. Mais elles étaient pas si larges.

MH : Elles étaient bordées par les fossés. Des fossés très creux.

BH : La rue Victor-Fortin, il y avait un fossé qui était très profond. L'endroit en face le magasin, c'était un fossé nauséabond. Parce qu'il y avait des maisons qui étaient construites après le carrefour. Il y avait beaucoup de choses qui n'allaient pas comme maintenant au tout-à-l'égout.

CL : Quel était votre voisinage ?

BH : Comme voisinage, à côté, il y avait un marchand de poissons, Benjamin Dion[PHON]. Et après, la maison jumelle, c'était Monsieur Grellier [PHON] qui habitait là avec sa famille. Et ensuite, ça a été Monsieur Lhumeau [PHON], un pompier en retraite. Et aussitôt après, c'était une fabrique, c'était un menuisier, Monsieur Huchette [PHON], qui était là. D'ailleurs, c'est ce menuisier qui a fait toute l'installation de la maison.

CL : Il y avait quand même un peu de monde et des activités professionnelles autour de vous...

BH : Non, pas tellement. Parce que le petit lotissement où on avait acheté les deux lots, il n'y avait rien. Le chemin de vignes se montait jusqu'à une maison qui était un peu plus haut.

CL : C'était très espacé en fait...

BH : Ah oui.

[0'11"41] – Le métier de jardinier-grainetier

CL : Qu'est-ce que c'est que ce métier ?

BH : Il y avait une partie de culture. Je cultivais un terrain qui était rue Maurice-Jouaud, un peu plus haut. Dans deux terrains d'ailleurs : un terrain dit à la Cocotière, et un autre terrain qui était un peu plus haut, au n°58 rue Maurice-Jouaud. Terrain que nous avons acheté par la suite. Au départ, nous avons acheté le 58 pour vraiment cultiver, parce que pour la production de plants, il le fallait bien. Et puis après, il s'est trouvé que nous avons pu acquérir un terrain qui était beaucoup plus près et plus pratique pour nous.

CL : C'est quoi la différence entre jardinier-grainetier et pépiniériste ?

BH : Tout ça, c'est de la culture. Mais un pépiniériste, il élève des arbres et des arbustes et le fruitier également. Alors que le jardinier, c'est surtout les plants de légumes et certains plants de fleurs.

CL : C'était un métier beaucoup développé à l'époque ?

BH : A l'époque, oui. Il y en avait plusieurs. Entre Nantes et Rezé-Saint-Sébastien, peut-être un peu Saint-Herblain, et encore même pas, il y avait vingt-trois grainetiers. Maintenant, il reste des jardinerie, mais en grainetiers purs, je pense qu'ils sont à peu près tous disparus. Si, il en reste un Boulevard Romanet, à Nantes. Qu'est-ce qu'il y a ? La jardinerie Bodiguel, qui s'est transformée et puis qui s'est agrandie. Mais les Jardiland n'existaient pas. Le mot jardinerie n'existait pas d'ailleurs. C'étaient des grainetiers.

CL : Sur la devanture de votre magasin, il y avait écrit quoi ?

BH : « *Tout pour le jardin* ». Nous vendions aussi tout l'outillage. Une personne pouvait entrer et demander, les conseils, ça c'était gratuit, et, c'est un peu ce qui faisait notre force. C'est qu'on était capable de conseiller les gens pour l'installation de leurs maisons, pour leurs magasins, pour les outils, et pour l'outillage. On faisait tout ça.

CL : Comment vous expliquez la disparition de ce métier-là ?

BH : Eh bien, c'est les grandes surfaces petit à petit, qui ont pris. Ils ont pris non seulement les professions qu'on avait, mais toutes les professions. Il y avait dans la rue, pas loin de chez nous, il y avait sept ou huit commerces, au moins. Si c'est pas dix commerces. Sur quatre cents mètres. Pas loin de dix commerces ! Deux stations d'essence, deux papeteries, et un tabac, une épicerie, une mercerie, une boucherie. Il s'est monté également une charcuterie. Tout ça, c'est disparu.

[0'15"57] – Le rôle de Madeleine

CL : Vous, votre rôle à vous, c'était quoi ?

MH : Secondier mon mari. Parce qu'au début, on n'avait pas de personnel. Il a fallu rapidement prendre quelqu'un pour nous aider.

CL : Vous étiez dans les champs ? Au magasin ?

MH : J'étais au magasin. Un petit peu aux jardins, mais très peu. Il y avait suffisamment à faire dans le magasin. Avec deux bébés, parce que notre aîné avait dix-huit mois, et la petite cinq mois quand on est arrivés à.... on a ouvert quinze jours après le magasin.

CL : Vous aviez les bébés avec vous au magasin ?

MH : Non, on avait déjà une aide, une petite jeune.

CL : Au magasin, vous aviez un rôle de conseil. Comment c'était pris par les clients quand c'est vous qui conseilliez ?

MH : Certains clients me faisaient confiance. Mais parfois, ils doutaient un petit peu alors comme mon mari était pas très loin alors ils s'arrangeaient pour l'attendre, pour discuter, pour voir si on parlait bien de la même chose. Et comme on avait l'habitude de mettre tout en commun, on risquait pas de contrarier le conjoint ou le client.

CL : Combien de temps vous avez travaillé dans le magasin ?

MH : Jusqu'au bout. On a ouvert en janvier 57 et on a terminé le 15 janvier 1990.

[0'18"20] – Vie de quartier – la machine à laver

BH : Les moyens n'étaient pas les mêmes, voyez-vous. Il y avait l'association des familles qui louaient les machines à laver parce que les gens n'avaient pas de machines à laver. On faisait partie de l'association des familles. Les gens qui faisaient partie de l'association payaient une petite redevance. Et le président, c'était Jean Guimard, avait mis ça en route. Alors il y avait les machines à laver qui se promenaient. De telle heure à telle heure, tel jour, sur une petite roulette, on voyait la machine à laver passer.

CL : C'est une spécificité du quartier, ça...

BH : Du quartier je ne sais pas...

MH : Non, les Castors faisaient ça aussi.

CL : Cette histoire de machine à laver, je ne l'ai lue que pour la Houssais...

BH : Je l'ai vue passer souvent. Il y avait Monsieur et Madame Guinut [PHON]. On voyait la machine à laver passer, là. Parce qu'il n'y avait pas d'autres maisons qui s'en servaient là. Mais autrement, ça venait... Mais les Castors aussi, tous les Castors, ... c'était pour rendre service.

CL : Vous en avez bénéficié de cette machine à laver ?

BH : Non.

[0'19"54] – L'arrivée du téléphone

CL : Comment entre 1957 et 1990, le métier au magasin a changé : le rapport avec les clients, les fournisseurs... ?

BH : Oui, ça a beaucoup évolué. Je peux dire aussi une chose. Si le magasin a marché correctement, a bien marché, c'est que nous étions tous les deux. J'aurais été tout seul, le magasin aurait pas pu tourner aussi bien. Parce que quand je m'absentais pour le jardin, soit pour les achats, pour différentes choses, j'étais sûr que j'étais bien secondé.

CL : Vous aviez confiance en votre femme...

BH : Non seulement ça mais quand on a eu le téléphone... Parce qu'on n'a pas eu le téléphone tout de suite. Le téléphone y'en avait pas dans le secteur. Il y avait Monsieur Billy qu'avait le téléphone, qu'avait la station-service, c'est Sibéma [PHON] maintenant. Il y avait Monsieur Lucas, qui était un petit peu plus haut, rue de la Chesnais, et puis une personne qui était au Moulin à huile, une dame Voyer[PHON], son

téléphone était pas accessible. Mais pour nous, on allait téléphoner, on allait chez Monsieur Lucas. Bien gentiment il acceptait. Mais il fallait demander le système. On a dû mettre deux ou trois ans pour pouvoir avoir le téléphone. On pourrait raconter toute une histoire sur cette histoire de téléphone. Parce qu'au départ, ils voulaient nous mettre que 50 paires, c'était à dire 50 lignes. Il y avait 20 personnes qui avaient demandé. Il y avait un 20 paires qui était libre, mais on a appris que le téléphone, c'était celui du Corbusier, qui se trouvait libre parce qu'ils passaient à quelque chose de plus moderne, qui avait 50 paires. Alors, j'avais trouvé le charcutier, qui voulait le téléphone mais qui l'avait pas, et différentes personnes. Je me souviens plus de tous les noms. Il y avait Monsieur Macquet[PHON], qu'habitait la Sansonnière, qui avait pas le téléphone, l'abbé Ruillier [PHON], le curé de Saint-André qu'était dans la baraque rue de la Galarnière, qui n'avait pas le téléphone non plus, etc. Alors finalement, ils nous ont mis un 50 paires. Les gens avaient tous demandé mais pour avoir le 50 paires, j'avais été voir un ami, Gilles Proux [PHON] pour qu'il fasse sa demande tout de suite. Comme ça, il y a 50 personnes qui ont pu être servies très rapidement.

CL : Vous avez obtenu le téléphone en quelle année ?

BH : Je ne me souviens pas, je ne peux pas vous dire.

CL : Début 60 ?

BH : Je ne m'avancerai pas. De toute façon, c'était un téléphone où on appelait avec une magnéto. Pour le 1 à Rezé, parce que c'est le numéro qu'ils nous avaient donné sans doute. Parce que j'avais rouspété le plus fort (rires) ! Puis après, petit à petit, les numéros sont venus.

CL : [Le lien entre le téléphone et le besoin d'être bien secondé].

BH : Oui, ça arrivait souvent d'avoir un coup de téléphone quand j'étais chez les fournisseurs : on me disait « *Tiens, votre femme a appelé* ». Alors je la rappelais de chez le fournisseur. C'est parce qu'il y avait un problème qu'il fallait résoudre tout de suite. C'est arrivé de très nombreuses fois. Le téléphone a permis d'améliorer le travail à distance.

[0'24"37] – Évolution de la clientèle du magasin

CL : Qu'est-ce qu'il avait de particulier par rapport à d'autres quartiers de Rezé, quand vous êtes arrivés et dans son évolution ?

BH : Ici, il y avait pas beaucoup de constructions. La route de Pornic n'existait pas. La seule route pour aller sur la côte, sur Saint-Brévin, Pornic, pour monter sur Noirmoutier-l'Île d'Yeu, c'était la route qui passait par la route Victor-Fortin*. Ça existait pas les autres. Alors on avait des clients qui sont venus jusqu'à l'Île d'Yeu. On avait des clients, dans les premières années, qui s'arrêtaient pour chercher leurs plants, ce qu'ils avaient besoin, jusqu'à l'Île d'Yeu. Et quand ils ont fait la nouvelle route de Pornic, celle qui existe actuellement, alors toute cette clientèle-là, petit à petit, a disparu. C'était normal, parce qu'ils passaient plus par là. Ils passaient par l'autre côté. Mais cette évolution-là s'est compensée par les constructions qui se sont faites tout autour. Et puis également, on servait aussi beaucoup de professionnels, maraîchers et cultivateurs. Sur Bouguenais, Saint-Aignan, Pont-Saint-Martin, ça allait jusqu'à la Chevrolrière et plus loin. On avait beaucoup de cultivateurs qui venaient, qui servaient comme client.

[0'26"19] – Le quartier de la Houssais

CL : Vous vous souvenez quand et pourquoi l'association de la Houssais a été créée ?

BH : Non.

MH : Non.

BH : Il y a une partie de la Houssais qui a construit en même temps que nous, c'est-à-dire en 54-55-56.

CL : C'est ces gens-là qui ont créé l'association ? Vous ne vous en souvenez pas ?

BH : On n'en a pas fait partie.

CL : Parce qu'apparemment, c'est cette association qui a obtenu le tout-à-l'égout par exemple... Vous savez si cette association existe encore ?

BH : Non.

CL : Où faisiez-vous vos courses ?

MH : Il y avait l'épicerie, un peu plus haut dans la rue de la Chesnaie, à la hauteur de la rue de la Galarnière, sur la droite.

BH : C'était l'épicerie de Madame Aigron[PHON], avec sa fille Marie-Jo. Marie-Jo qui, quand l'épicerie a terminé a monté une mercerie un peu plus haut. Tout ça, c'est disparu.

CL : Vous, vos habitudes de vie dans le quartier, elles ont changé ?

MH : Au fur et à mesure... On allait à la boucherie, puisqu'il y avait la boucherie auprès de la station d'essence.

CL : Vous faisiez tout à pied ?

MH : Oui. C'était à cent mètres.

** Victor Fortin est un résistant rezéen fusillé en 1942. La rue Victor-Fortin a été dénommée en son honneur mais comporte une faute d'orthographe. Dans cette transcription, c'est la dénomination Victor-Fortin qui a été choisie.*

CL : Et à partir de quand vous avez dû changer ces habitudes-là ?

BH : Quand les épiceries, quand les commerces ont disparu. Quand ils ont fermé, il fallait bien trouver autre chose. Il y avait également les commerçants ambulants qui passaient. Il y avait un Monsieur, je ne me souviens plus de son nom, qui passait, il avait des conserves, il avait un petit peu de tout. Il y avait également Gaby Jouaud. C'est le nom de son frère : c'est son frère qui a donné le nom à la rue, qui a été fusillé par les Allemands. Lui, il passait avec son camion. Il vendait le poisson et des légumes. Il faisait ça dans les villages surtout et il garait son camion pas bien loin là-bas.

CL : Vous étiez clients des commerces ambulants ?

BH : Oui.

MH : Le boulanger également, il faisait le porte-à-porte.

BH : Il passait, un coup de corne, les gens savaient et il sortait.

MH : Il y avait un laitier aussi.

CL : C'était un exploitant ou quelqu'un qui récoltait le lait pour le distribuer ?

MH : On allait au camion chercher le lait. C'était vendu au litre. C'était jusqu'à ce qu'il y ait les laits en cartons. Avant, c'était au bidon. Pour le pain, c'est pareil. On mettait le sac à pain accroché à la grille.

BH : Et il mettait le pain dedans.

CL : Et vous payiez quand alors ?

BH : A la semaine.

MH : Ou alors on mettait de l'argent dedans. Dans le sac.

BH : Figurez-vous que quand on a commencé, on vendait des lentilles, des pois cassés, de la semoule de riz, de la semoule de blé, du tapioca. On vendait tout ce genre de truc-là, et en vrac. Alors que maintenant, ça n'a plus rien à voir.

[0'31"32] – Les relations amicales

CL : Quand vous êtes arrivés ici, vous avez pu vous faire des amis facilement ?

BH : Oui, c'était facile de se faire des amis parce que dans les commerces, les gens se rencontraient. Il y avait énormément d'échanges. On connaissait la vie des gens beaucoup mieux que maintenant. Un exemple. Nous, quand on a eu le téléphone, beaucoup ne l'avaient pas dans le coin. Alors il m'est arrivé d'emmener des femmes pour l'accouchement. Et quand ils avaient besoin de quelque chose, ils venaient. Le téléphone était à disposition. Ils téléphonaient. Ça permettait beaucoup plus de contacts. Les gens, quand ils étaient à attendre leur tour pour se faire servir, finalement, on connaissait... C'étaient des relations amicales. On se connaissait beaucoup mieux.

CL : Et les gens qui sont venus habiter ici, c'étaient des gens qui venaient tous de Rezé ?

BH : Non, ça venait de la Vendée. Beaucoup de Bretagne. Sitôt la guerre, beaucoup sont venus travailler en ville. Pour vous donner un exemple, il y avait Château-Bougon là-haut, et Château-Bougon, devant le magasin, il passait vingt-trois cars ! Parce que les gens n'avaient pas de voitures, presque pas. Alors on a compté, à passer devant le magasin : vingt-trois cars à passer devant le magasin, qui montaient là-bas, travailler à Château-Bougon. Et puis il y avait l'arrêt du car qui était juste en face le magasin. Alors de bonne heure, on entendait les gens qui parlaient.

CL : Apparemment, à la Houssais, il y avait beaucoup d'enfants. C'est quelque chose qui vous a marqué ?

[Je raconte ce que j'ai lu sur la démographie du quartier]

BH : Mais comme ici, c'était un carrefour, il n'y avait pas de construction en face, comme je vous l'ai dit tout à l'heure. Il n'y avait rien du tout, c'étaient des grands espaces.

CL : Mais au fur et à mesure, vous avez vu arriver les gens ?

BH : Oui. Les Castors étaient pas finis de construire, il y avait une tranche qui s'est construite après nous.

[0'34"46] – Les enfants à Saint-Paul

CL : Vos enfants sont allés à l'école où ?

MH : Ils ont été à l'école à Saint-Paul. Il y avait des cars de ramassage pour les enfants.

CL : Comment vous avez choisi Saint-Paul ?

MH : C'était un choix personnel. Parce qu'autrement, il y avait l'école à la Houssais.

CL : Et le ramassage scolaire ?

BH : Il y avait un arrêt qui était en face le magasin parce que c'était un arrêt assez central puisque c'était un carrefour. Et il y avait de quoi se garer aussi.

[0'36"17] – Les loisirs

CL : Vous aviez du temps pour les loisirs ?

BH : Assez peu parce que les congés chez nous c'était très restreint. On ouvrait le magasin de bonne heure et on le fermait tard. Les premières années, on prenait pas du tout de vacances. On fermait pas le magasin. Mais quand on a eu du personnel, il a bien fallu donner des congés. Alors petit à petit on a commencé par fermer huit jours, puis quinze jours. Et le plus qu'on a fermé ça a été trois semaines.

CL : Qu'est-ce que vous faisiez quand vous fermiez ?

BH : La première semaine, il fallait que je finisse de nettoyer les jardins et tout. Et on partait huit jours. Et je revenais huit jours avant de me préparer à lancer le commerce. Je partais jamais quinze jours. Je pouvais pas partir quinze jours.

CL : Alors vous partiez où ?

BH : Les enfants étaient en colonies. On partait dans la région où les enfants étaient en colonies pour aller les voir. Et les ramener quelques fois de la colonie. C'est arrivé quand ils ont été plus âgés. C'était la colonie Dolon, la colonie de la Madeleine. Le centre vacances Dolon. A l'époque, il y avait un train complet qui partait de Nantes pour la colonie. Deux fois dans l'année. Il y avait deux périodes.

MH : Une fois en juillet, une fois en août. Pour cinq semaines.

BH : Le train était formé à Nantes et c'était leur train.

CL : Et le reste du temps, vos enfants faisaient quoi ?

BH : Ils revenaient par là. Et puis bon, il y avait les belles-sœurs qui venaient quelques fois s'en occuper.

[0'39"05] – Engagement dans l'action catholique

CL : En dehors des vacances, vous aviez des loisirs ?

BH : Non. Moi je faisais de l'action catholique. Ça me prenait un peu de temps.

CL : Ça consistait en quoi ?

BH : On réfléchissait sur notre vie professionnelle, familiale et en société.

CL : C'était encadré par un prêtre ?

BH : Un aumônier. C'étaient des réunions où on échange. En couple d'ailleurs. Les réunions avaient lieu chez les gens.

CL : C'était souvent ?

BH : Une fois par mois mais on avait un canevas qu'on essayait de suivre.

CL : Là aussi c'était un réseau social...

BH : Oui, mais c'était que des professions libérales et indépendantes. C'était l'ACI. Parce que les problèmes qu'on avait était un peu différents de l'Action catholique ouvrière. Tout ça, ça se rejoint, la finalité est la même mais les problèmes qui se posent ne sont pas les mêmes.

CL : Et ça, c'était une section de la Houssais ? De Rezé ?

BH : C'était sur Rezé, c'étaient des gens de Rezé. C'était rattaché à Nantes. Autour de Nantes, partout, il y avait plusieurs équipes. Il y avait beaucoup d'équipes.

CL : Vous avez également été militant ? Dans une organisation syndicale ou dans le cadre de l'action catholique ?

BH : Non, j'ai été au comité diocésain où ils m'avaient demandé de représenter une portion des indépendants. J'ai fait ça pendant plusieurs années.

CL : Ça consistait en quoi ?

BH : Une réflexion où on pousse plus loin pour les orientations à donner. Ça, ça remonte à Paris directement.

CL : C'est un domaine où vous vous êtes investis.

BH : Oui. Et puis, rendre service à droite et à gauche.

[0'42"18] – Le secourisme

MH : Finalement, quand on voyait les voisins qui avaient besoin de quelque chose, on partageait, quoi.

CL : Parce que vous étiez repérés dans le quartier comme des gens qui rendiez service ?

BH : Je le pense. Maintenant, c'est mon avis, faudrait le leur demander ! (Rire).

MH : Toutes les tournées que tu as faites pour emmener Pierre, Paul, à l'hôpital. Les accidentés dans le carrefour.

BH : Le carrefour, ici, c'était le carrefour qui était réputé être le plus dangereux. Le carrefour de la Croix de Rezé, c'était mémorable point de vue accidents. J'en ai ramassé des blessés, même des morts. J'en ai emmené à l'hôpital. Parce qu'à l'époque, les secours marchaient pas aussi vite que ça. Le plus que j'ai emmené, c'est trois. La maman et deux autres qui avaient viré dans le fossé. Mais là, c'était pas chez nous. Je m'en allais pour voir une culture à Port-Saint-Père, chez des maraîchers, c'était pour vérifier une culture. Et puis je suis arrivé, il y avait une voiture dans le fossé avec une dame dedans et des enfants. La police de la route était là. Alors je me suis arrêté bien sûr. Parce que je faisais du secourisme aussi. J'ai fait du secourisme pendant de nombreuses années. J'ai demandé s'ils avaient besoin d'un coup de main alors ils m'ont dit d'aller à Bouaye pour demander l'ambulance. Alors je suis parti à Bouaye, et l'ambulance était pas là. La femme de l'ambulancier ne savait pas s'il allait revenir et quand. Alors j'ai fait demi-tour et j'ai été trouver les policiers qui étaient là, et les deux motards de la gendarmerie. J'ai regardé comment étaient les gens, j'ai jugé que je pouvais les prendre, et je leur ai dit : « *Bon, écoutez, je peux les emmener, y'a pas de risque* ». On les a chargés tous les trois dans la voiture et la police a ouvert la route. Il avait son sifflet mais pas de sirène. Il était debout sur sa moto à siffler. Ça a pas été long. On a tout de suite été rendu à l'hôpital Saint-Jacques. Parce que c'était pas l'hôtel-Dieu à ce moment-là, les Urgences, c'était rue Saint-Jacques. Et puis en arrivant, les infirmiers ont pris la relève.

CL : Vous m'avez dit que vous avez été secouriste. Comment vous vous êtes lancé là-dedans ?

BH : Il y avait des cours de secourisme à Rezé. Moi, ça m'intéressait parce qu'à chaque instant je ramassais des blessés. Et puis ça m'a toujours intéressé ce genre d'activité. Alors j'ai suivi les cours et j'ai passé mon brevet de secourisme. On était bien à l'époque vingt / vingt-cinq. Ma fille d'ailleurs suivait les cours avec moi, en même temps.

CL : Et vous, avez-vous eu des activités, des loisirs ?

MH : Non, pas beaucoup. Enfin, l'Action catholique, oui, parce qu'on était ensemble. Mais autrement, avec les vacances et le commerce, il y avait pas beaucoup de temps pour faire autre chose.

[0'47"09] – La retraite

CL : Comment occupez-vous votre retraite ?

BH : Quand on a vendu le magasin, on est resté bénévolement à disposition de nos successeurs, pendant six mois- un an. Parce que dans le contrat qu'on avait passé, je devais leur fournir tous les contrats qu'on avait en culture. Pendant un an, s'occuper de la construction ici, de la nouvelle construction, et puis surtout approvisionner le magasin pour nos successeurs.

CL : Parce que cette maison, vous l'avez faite construire à votre retraite ?

BH : Oui. On l'a fait construire en 90 et on est venus habiter en 91 ici.

CL : Parce que l'autre était située vraiment sur le carrefour ?

BH : C'est le magasin qu'il y a actuellement et la boulangerie.

CL : Votre retraite a constitué en quoi ?

BH : Il a fallu aménager. Et on avait en charge notre beau-frère, qui était légèrement handicapé. C'est Madeleine qui l'avait en charge. C'est pourquoi on a fait construire un petit peu plus grand pour qu'il ait sa pièce, sa douche, pour qu'il soit chez lui, quoi.

[0'48"52] – Ce qui à le plus changé à la Houssais

BH : On a vu l'évolution. Les constructions de la Gagnerie. L'agrandissement de la maison de la Houssais. C'est ce qu'on a vu le plus changer. Et puis plus haut, en montant la rue Maurice-Jouaud, la tenue maraîchère qui s'est transformée en lotissements. C'est tout ce qu'on a vu changer. Et puis on a vu disparaître des anciens clients, atteints par les limites d'âge aussi.

MH : On a vu les enfants grandir aussi. Et puis... mais là c'est Rezé. Il y avait le petit bois. Là où il y a le petit square. En face le bureau de tabac. Il y avait toute l'allée... qu'est-ce que c'était, des chênes ? Ils ont arraché les arbres. Les enfants : « *Ils ont cassé notre petit bois !* » Ils avaient quatre-cinq ans. Ça a été démolit. Ils aimaient bien quand le samedi, il y avait une des tantes qui était libre, qu'ils venaient faire un tour dans ce petit bois.
